Fabula / Les Colloques
Le personnage, un modèle à vivre

Quand les lecteurs étaient victimes de personnages (1800-1871)

José-Luis Diaz, Université Paris-Diderot

Pour citer cet article

José-Luis Diaz, Université Paris-Diderot, « Quand les lecteurs étaient victimes de personnages (1800-1871) », *Fabula / Les colloques*, « Le personnage, un modèle à vivre », URL : https://www.fabula.org/colloques/document5084.php, article mis en ligne le 24 Février 2018, consulté le 06 Juillet 2025

Quand les lecteurs étaient victimes de personnages (1800-1871)

José-Luis Diaz, Université Paris-Diderot

C'est tout le XIXe siècle qui est traversé par une réflexion sur l'influence de la littérature sur ses lecteurs. Influence bénéfique, continuent de dire certains, en suivant la tradition du siècle des Lumières, mais ils sont de plus en plus rares à mesure que le siècle avance. Influence nocive, pathogène, dit déjà Mme de Staël au début du siècle, à propos de l'épidémie de suicides déclenchée par *Werther*[1]. C'est dans cette tradition que s'inscrit l'article célèbre de Jules Vallès, « Les victimes du livre », publié en 1862 dans le *Figaro,* qui désigne dans certains grands écrivains romantiques les principaux coupables. C'est cette tradition aussi qui se perpétue dans les réflexions d'Elme Caro sur les influences littéraires qui ont selon lui contribué à déclencher la Commune (1871[2]). Et c'est elle aussi qu'on retrouve dans la première synthèse universitaire que propose sur le sujet Louis Maigron, qui traite de l'influence du romantisme sur les mœurs (1910[3]).

Une telle continuité de réflexions sur l'influence de la littérature m'a incité à cet exercice malcommode mais peut-être utile : envisager la question d'un point de vue surplombant, après l'avoir abordée de manière plus analytique[4]. Et cela, en insistant cette fois-ci, comme il se doit, sur l'affaire du jour : ce qui, de l'influence perverse de la littérature, passe par *l'instance personnage*.

La « scène des influences » vue de Sirius

Au XIXe siècle, la réflexion sur les effets nocifs de la littérature s'inscrit dans les vastes débats qui tournent autour de la notion d'influence, à laquelle nous avons consacré jadis un numéro de *Romantisme*[5]. Influence non pas *intralittéraire* (ce à

1 « Werther a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde », Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Nicole, 1813, t. II, p. 26.

2 Elme Caro, « La fin de la bohème : les influences littéraires dans les derniers événemens », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1871.

3 Louis Maigron, *Le Romantisme et les mœurs. Essai d'étude historique et sociale d'après des documents inédits*, Paris, Champion, 1910.

4 Voir en particulier mon étude intitulée : « Les Victimes du livre », *Littera (Revue de la Société japonaise de langue et litterature francaises)*, vol. 2, 2017, p. 96-120. [En ligne] : https://www.jstage.jst.go.jp/article/littera/2/0/2_96/_pdf

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

quoi a beaucoup servi la notion quand elle était le factotum de la littérature comparée), mais *sociale.* Et cela, dans deux directions, inverses mais complémentaires. Influence de la société sur la littérature : celle que Bonald marque d'une formule célèbre dès le début du siècle. Influence de la littérature sur la société — au sens large que le mot littérature a au début du siècle[6] — celle que met en lumière, l'une des premières, Mme de Staël, dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, où, dès la première phrase de son « Discours préliminaire[7] », elle place au centre de son propos, à égalité, les deux influences : « Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des loix sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les loix[8]. »

En restant sur Sirius, la deuxième remarque préliminaire qui s'impose, c'est que cette influence-là est loin d'avoir toujours été jugée négative, comme ce sera le cas chez Vallès. C'est tout au contraire sur l'influence bénéfique des lettres, sur leur action positive sur la sphère sociale par l'entremise de cette nouvelle instance qu'est l'« opinion publique » qu'ont longtemps porté les réflexions — et les espoirs — des philosophes du dernier tiers du XVIIIe siècle (Mercier, Thomas, Chamfort, etc.), comme celles de leurs imitateurs au siècle suivant. En 1862 encore, soit l'année même où paraît l'article de Vallès dans le *Figaro*, nous en avons une expression tardive sous la plume de Jules Brisson, dans un livre au titre explicite : *De l'influence de l'homme de lettres sur la société. Étude philosophique et littéraire* (Paris, Librairie Richelieu, 1862), dont l'auteur persiste à croire que « ce sont les idées qui gouvernent le monde, et que les propagateurs d'idées, c'est-à-dire les hommes de lettres ont été de tout temps les agents merveilleux du progrès et de la civilisation[9] ».

Mais c'est bien avant Vallès aussi que l'influence des lettres a commencé à être jugée négative. Cela a lieu en effet à partir du courant antiphilosophique de la fin des Lumières du côté de Fréron et de ses pareils, et cela s'affirme plus nettement encore après la Révolution, chez les penseurs de droite après Brumaire, qui démontrent à qui mieux mieux « l'influence de la philosophie sur les forfaits de la Révolution », pour reprendre le titre d'un ouvrage paru en 1800[10].

---

5 *Romantisme*, n° 98, 1997-4, « Influences ». http://www.persee.fr/issue/roman_0048-8593_1997_num_27_98

6 Nous dirions aujourd'hui, en ce sens large, la « culture ».

7 Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [1800], éd. A. Blaeschke, Paris, Garnier, 1998, p. 15.

8 Ce que lui reprochent aussitôt ses recenseurs des deux bords, Bonald tout comme Roederer, estimant qu'elle tend à exagérer bien trop l'influence des lettres.

9 Jules Brisson, *De l'influence de l'homme de lettres sur la société. Étude philosophique et littéraire*, Paris, Librairie Richelieu, 1862, p. i-ii.

10 Joseph de Bernardi, *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la Révolution par un officier de cavalerie*, Paris, André-Augustin Lottin, 1800.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Ce *virage au noir* de l'influence connaît un second épisode à partir de la fin de la monarchie de Juillet dans la presse de droite (*Journal des Débats* et *Revue des Deux Mondes* en tête) ; puis il se radicalise après 48, du côté des « réactionnaires » comme on commence à dire alors, et il insiste tout au long du second Empire, jusqu'au célèbre article d'Elme Caro, qui, en 1871, rend responsable la bohème de cette « barbarie lettrée » qu'aurait été la Commune[11].

Une troisième remarque préliminaire, toujours de Sirius, concerne, la dimension collective ou au contraire personnelle de l'influence. Les partisans d'une influence bénéfique des lettres ont tendance à juger sur le plan général. En revanche, ceux qui insistent sur leur nocivité tendent à prendre la chose sous l'angle des personnes — et des personnages. Cela, pour dramatiser la pathologie des influences, en prenant des exemples de lecteurs victimes souvent empruntés à l'actualité judiciaire.

Quatrième remarque préalable : celle qui concerne le *personnel* de la *scène des influences*. Quatre *actants* y participent : les auteurs, les personnages, les lecteurs victimes et les analystes.

1- Les *auteurs*, qu'il ne faut pas oublier, puisqu'ils sont eux-mêmes souvent considérés alors selon leur nocivité propre, en particulier dans le cas de Rousseau et de Byron.

2- Leurs *personnages*, qui deviennent essentiels à la dynamique des influences à mesure que le modèle fictionnel se met à dominer la scène littéraire.

3- Les *lecteurs victimes*, avec leur typologie et leur sociologie propre, des divers âges et des divers sexes.

4- Enfin, quatrième actant, les *analystes*, aux cartes de visite diverses : majoritairement des critiques et des journalistes, mais aussi des aliénistes comme Esquirol ou Pinel[12], des magistrats, des policiers, des membres de l'Institut, voire de hauts personnages de l'État tels que le ministre de l'intérieur Billault qui, en 1860, s'en prend, par une circulaire aux préfets, à la « littérature malsaine[13]*Romantisme*, 1986, n° 53, « Littérature populaire », p. 49-58.14 Chateaubriand évoque dans ses *Mémoires d'outre-tombe* la « maladie » qu'il aurait communiquée « aux générations nouvelles », et « l'innombrable famille de Renés-poètes et de Renés-prosateurs » qui

[11] Elme Caro, « La fin de la bohème : les influences littéraires dans les derniers événemens », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1871, t. XCIV, p. 241.

[12] Scipion Pinel évoque le suicide conjoint de deux amants adultères, Étienne-Prosper Bancal et Zélie Trousset, épouse Piollant, et incrimine « ce philosophisme sans aveu qui, ruinant dans sa base même le principe des devoirs, sème dans les consciences la désolation et le doute, les dépouille à l'envi de toute espérance et de tout frein, pour les livrer ainsi flottantes et à demi vaincues à la tyrannie des passions humaines et à leurs plus incroyables égaremens ». Il dénonce aussi le « funeste contact de cette littérature frénétique où le dégoût de la vie active, le mépris des devoirs ordinaires, l'abnégation des simples et modestes vertus sont exaltés comme autant de témoignages d'une organisation forte et privilégiée », *Traité complet du régime sanitaire des aliénés, ou manuel des établissements qui leur sont consacrées*, Paris, Mauprivez, 1836, p. 188.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

« a pullulé » par sa faute : « On n'a plus entendu bourdonner que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes, qui ne se soit cru tourmenté par son génie », *Mémoires d'outre-tombe* (IIe partie, Livre I, chapitre XI). ». Ce à quoi s'ajoutent, à la fin du siècle et au début du suivant, des médecins, des criminologues, des sociologues (comme Gabriel Tarde), des psychologues, des philosophes (comme Jules de Gaultier) sans oublier les historiens littéraires (comme Louis Maigron ou Fernand Baldensperger).

Mais jouent aussi le rôle d'analystes, en se dédoublant, les écrivains eux-mêmes : en particulier ceux qui se savent fauteurs d'influences — Goethe, Chateaubriand[14], Sand[15] – qui envisagent avec effroi les Werther, les René et les Lélia qu'ils ont engendrés. Ce qui invite certains autres écrivains à des mises en fiction : Balzac dans *Modeste Mignon*[16], mais déjà, au début du siècle, Miss Edgeworth dans *Angelina or l'amie inconnue*[17], jusqu'au Loti des *Désenchantées* (1906[18]) et au Montherlant des *Jeunes filles* (1936[19]).

Des écrivains, par ailleurs, interviennent dans le débat critique, en marquant parfois leur scepticisme quant à l'influence nocive des lettres, idée reçue triomphante alors chez l'ennemi héréditaire, le critique. C'est le cas de Théophile Gautier, dans la Préface de *Mademoiselle de Maupin*[20], mais aussi d'Ernest Feydeau, dans la préface d'*Un début à l'Opéra*, parue en 1863[21], soit un an tout juste après l'article de Vallès[22].

---

13 Tant est grande la panique des défenseurs de l'ordre en ces années de crise que la sauvegarde de la société n'est pas confiée aux seuls critiques : les institutions s'en mêlent. Magistrats et policiers lettrés s'y emploient, en attendant que le ministre de l'Intérieur en personne, Billault, ne mette par une circulaire du 1er juillet 1860 le pouvoir d'État au service du combat des bien-pensants contre la « littérature malsaine ». Voir Marie-Christine Haro, « Un épisode de la querelle du roman populaire : la circulaire Billault de 1860 »,

14

15 Dans une de ses lettres à Mazzini, où elle évoque la mauvaise influence qu'ont pu avoir ses livres sur une amie de Mazzini, Eliza : « Je crains que la lecture de mes romans ne lui ait été mauvaise et n'ait contribué, en partie, à l'exalter dans un sens qui n'est pas du tout le mien », George Sand, lettre à Giuseppe Mazzini, 30 septembre 1848, *Correspondance*, éd. G. Lubin, Paris, Garnier, t. VIII, p. 640.

16 Roman écrit par Balzac à partir de sa propre expérience de lettres de lectrices reçues, et en prenant appui aussi sur la publication des lettres de Bettina à Goethe.

17 Maria Edgeworth (1767-1849), *Forester, ou la Manie de l'indépendance ; suivi d'Angélina, ou l'Amie inconnue, nouvelles de Miss Edgeworth*, traduction de Mme Tourte, née Cherbuliez, Paris, A. Bertrand, 1821.

18 Pierre Loti (1850-1923), *Les Désenchantées, roman des harems turcs contemporains*, Paris, Calmann-Lévy 1906.

19 Henry de Montherlant (1895-1972), *Les Jeunes filles*, Paris, Grasset, 1936.

20 « Les livres suivent les mœurs et les mœurs ne suivent pas les livres. – La régence a fait Crébillon, ce n'est pas Crébillon qui a fait la régence. Les petites bergères de Boucher étaient fardées et débraillées, parce que les petites marquises étaient fardées et débraillées. – Les tableaux se font d'après les modèles et non les modèles d'après les tableaux. Je ne sais qui a dit je ne sais où, que la littérature et les arts influaient sur les mœurs. Qui que ce soit, c'est indubitablement un grand sot. – C'est comme si l'on disait les petits pois font pousser le printemps », Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin* (1835-1836), nouv. éd., Paris, Charpentier, 1866, p. 17.

21 « Je nie absolument l'influence des romans sur les mœurs. L'effet d'un livre, quel qu'il soit, ne va pas plus loin que résumer certaines idées préexistantes dans le public, leur donner un corps, une forme », Ernest Feydeau, *Un début à l'Opéra*, Paris, Michel Lévy, 1863, p. lviii.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Mais les écrivains se font aussi parfois observateurs des phénomènes d'influence. Ainsi lorsque Gautier ironise dans *LesJeunes-France* sur les admirateurs enthousiastes d'Hoffmann (1833) ; lorsque Chateaubriand, dans un passage tombé de l'établi de ses Mémoires, évoque les crimes du jour qui sont devenus des « crimes de roman[23] » ; ou lorsque, en 1871, Edmond de Goncourt dénonce l'influence nocive de *La Confession d'un enfant du siècle* de Musset qui a engendré « des tas de petits Octaves, en chair et en os[24] », et propose la notion de « plagiat littéraire » pour en rendre compte.

Enfin, cinquième et dernier niveau à ne pas perdre de vue : les genres et les écoles impliqués. Avec l'idée, parfois émise, de la moindre capacité d'influence de cette littérature critique qu'est la littérature réaliste puis naturaliste sur la vie de ses lecteurs, parce que peu propice aux identifications, comme le signale Gustave Merlet[25], à la différence de ce qui avait lieu quand le romantisme tenait le haut du pavé. Avec, d'autre part, l'insistance sur la nature pathogène de certains genres, le roman surtout, décliné selon ses sous-genres les plus nocifs, roman sentimental d'abord, roman frénétique ensuite, puis surtout roman feuilleton et roman socialiste.

Quand la vie copie les songes

Après avoir rappelé la scénographie d'ensemble de la « scène des influences », il convient de se demander dans un deuxième temps quelle est la condition pour que monte en puissance une telle insistance sur l'influence néfaste de la littérature. Cela tient, selon les meilleurs observateurs contemporains, à une révolution silencieuse

22 Mais il est aussi des « critiques éminents » qui contestent cette influence, comme le constate Louis Proal : Émile Faguet, *Revue bleue*, 25 février 1893 ; Cuvillier-Fleury, *Dernières études historiques et littéraires*, t. I, p. 174 ; Jules Lemaître, *Les Contemporains*, 4e série, p. 165 (Louis Proal, *Le Crime et le suicide passionnels*, Paris, Alcan, 1900, p. 311).

23 « Les crimes aujourd'hui ont un caractère particulier ; ils ne sont plus crimes naturels, mais crimes de roman ; ce sont des drames nés des feuilletons. L'auteur avant de les exécuter, les compose, les combine dans la tête, et puis il les joue », Marie-Jeanne Durry, *En marge des Mémoires d'outre-tombe. Fragments inédits*, Paris, Le Divan, 1933, p. 158-159.

24 « En lisant la *Confession d'un enfant du siècle*, je suis frappé de l'action que certains livres exercent sur certains hommes, et comme ces hommes, chez lesquels le père n'a pas imprimé une marque de fabrique, sortent tout entiers des entrailles d'un bouquin. Toute la méchanceté trouble de ce livre, je l'ai sentie, je l'ai touchée chez quelques jeunes gens […] Aujourd'hui je m'aperçois que cette méchanceté n'était qu'un plagiat, un plagiat littéraire […] En sorte que l'Octave de la fiction a vraiment fait, comme dans une matrice humaine, des tas de petits Octaves, en chair et en os », *Journal des Goncourt*, 28 avril 1871, éd. R. Kopp, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1989, t. II, p. 425.

25 Voir par exemple ce qu'en dit Gustave Merlet : « Il faut rendre justice au *roman réaliste* : il est moins dangereux que les autres. La vie réelle qu'il peint est trop triste pour troubler les imaginations ; loin d'affoler un esprit faible, il le guérira. Le *roman réaliste* nous a débarrassé de ces châteaux en Espagne, de ces rêves impossibles, de ces fadaises qui séduisaient les jeunes femmes et leur faisaient voir dans l'amour ce qu'elles ne trouvaient guère en réalité. La destinée si vraie d'une femme coupable dans un des romans les plus célèbres de notre époque, dans *Madame Bovary*, est peu de nature à tenter une imagination faible ; aussi j'ai vu l'une de ces femmes qui aiment à flatter leurs passions par des lectures romanesques, repousser l'œuvre de M. Gustave Flaubert », *Le Réalisme dans la Littérature et dans les Arts*, Paris, Germer-Baillère,1865, p. 24.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

qui fait que la littérature tend alors à sortir de l'enclos des livres pour se mettre en prise directe sur la vie.

La vie des auteurs d'abord, portés, dans le droit fil de certain romantisme *existentiel*, à impliquer leur destin dans leurs écrits, et à envisager leur vie elle-même comme une sorte d'œuvre — voire la principale. La vie des lecteurs aussi, attentifs qu'ils sont, de plus en plus, à chercher dans leurs lectures des « formules d'existence » (pour reprendre une expression de Balzac[26]) ; en d'autres termes, des *prêt-à-vivre* clés en main, issus de la littérature, cela en se modelant tantôt en direct sur l'auteur (mais en fait sur l'auteur comme *personnage*…), tantôt sur ses personnages, mais plus souvent en jouant sur les deux tableaux, intimement corrélés alors.

J'ai montré ailleurs[27] qu'une telle *vitalisation* de la littérature, invitant à « poétiser la vie », a été considérée, par certains écrivains, tant en Allemagne qu'en France, comme un idéal aussi valorisé que novateur. Mais si on regarde en revanche du côté des critiques, c'est au mieux de manière objective mais ironique, plus souvent de manière franchement négative qu'ils envisagent la réciproque d'un tel processus : l'influence des fictions sur la vie des lecteurs.

Parmi les observateurs à peu près objectifs, Sainte-Beuve, Planche et Pontmartin, mais d'abord Édouard Alletz, qui constate, en 1837, belle formule à valeur d'épigraphe, que « ce n'est plus la littérature qui est un tableau du monde, mais c'est la vie qui s'est mise à copier les songes[28] ».

Sainte-Beuve aussi lorsqu'il affirme, en 1840, à propos de Sue, que « la société […] se fait l'expression volontiers et la traduction de la littérature », ce qui est, selon lui la caractéristique d'un temps où littérature et société sont « pêle-mêle », et où « tout auteur tant soit peu influent et à la mode crée un monde qui le copie, qui le continue, et qui souvent l'outrepasse[29] ».

Sainte-Beuve passe alors en revue les écrivains contemporains qui ont « tenu ce rôle d'influence sur les hommes[30] », soit en direct, soit par l'entremise de personnages totems. Byron le premier : « Combien de nobles imaginations atteintes d'un de ses traits se sont modelées sur lui ! » Sand, ensuite, modélisant les femmes, puisque « l'émulation les a prises de lutter au sérieux avec les types, à peine apparus, d'Indiana ou de Lélia[31] ». Puis Sainte-Beuve en vient aux personnages

26 Dans le *Traité de la vie élégante* (1830) puis dans *La Peau de chagrin* (1831).

27 « Quand la littérature formatait les vies », *contextes*, 2015, n° 15 : « Des vies à l'œuvre. Socialisation et création littéraire ». Mis en ligne le 26 février 2015 : http://contextes.revues.org/6046

28 Édouard Alletz, *La Démocratie nouvelle ou des mœurs et de la puissance des classes moyennes en Europe*, Paris, F. Lequien, 1837, p. 139-140. La citation est tirée du chapitre V, intitulé : « De la fâcheuse influence de la littérature actuelle. »

29 Sainte-Beuve, « Poètes et romanciers modernes de la France. XL. M. Eugène Sue (Jean Cavalier) », *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1840, t. XXIII, p. 873.

30 *Ibid*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

d'Eugène Sue, vrais selon lui « en ce sens qu'ils ont, au moins passagèrement, des modèles ou des copies dans la société qui nous entoure[32] ». Ce qui indique bien que, selon lui, la modélisation fictionnelle va dans les deux sens.

Ce sont là des réflexions qu'on retrouve chez Gustave Planche en 1857. Lui aussi tient l'influence de la société sur la littérature pour une idée « vulgaire » (« banale », disait Sainte-Beuve) et insiste sur l'influence de la littérature sur la société, laquelle, dit-il, « semble vouloir se modeler sur les personnages que nous offre le roman ». De quoi ironiser sur les « jeunes gens qui […] mettent fidèlement en pratique les préceptes posés dans un roman à la mode[33] », et souhaiter que de telles imitation prennent fin, parce que « les personnages réels, modelés sur les personnages imaginaires, ont introduit dans notre société un mortel ennui[34] ».

Ce sont là des idées que reprend Pontmartin, la même année, au moyen d'une belle formule synthétique (« le roman s'est glissé dans les âmes[35] »), avant d'évoquer l'année suivante[36] l'influencedes personnages de Balzac, en des termes proches de ceux auxquels aura recours Vallès :

> Combien n'en avons-nous pas connu, de ces pauvres jeunes gens à l'âme ardente, à l'esprit crédule, au cœur avide d'émotions et de jouissances, prenant au sérieux ces Vautrin, ces Rastignac, ces Rubempré, ces de Marsay, ces de Trailles, ces la Palférine, croyant qu'ils n'avaient qu'à pratiquer leurs maximes et imiter leurs allures pour être, comme eux, élégants, brillants, riches, célèbres, adorés ; se lançant, sur leurs traces, à la poursuite des mystérieuses toisons d'or, puis, terrassés dès leur première épreuve, rentrant dans leur mansarde avec la honte et la misère pour compagnes […][37].

Analyse que complète en 1858 un collaborateur de la *Revue suisse* qui trouve qu'« il ne manque pas de gens qui se sont mis à prendre au sérieux et à jouer pour leur propre compte, sur la scène réelle de la vie, les rôles de la *comédie humaine*[38] ».

---

31 *Ibid*.

32 *Ibid*. Et plus loin : « Nous n'avons pris M. Sue jusqu'à présent que sur le type fondamental qu'il a presque constamment affecté et reproduit dans ses plus longs ouvrages », *ibid*., p. 877.

33 « Le roman n'est plus l'image de la société. Cette méthode vulgaire a fait son temps, et la société semble vouloir se modeler sur les personnages que nous offre le roman. On a pris au sérieux les types les plus extravagans créés par les écrivains modernes, et l'on rencontre des jeunes gens qui de bonne foi se croient à l'abri de tout reproche, parce qu'ils mettent fidèlement en pratique les préceptes posés dans un roman à la mode. […] Les désœuvrés de notre monde cherchent dans le roman une règle de conduite », Gustave Planche, « Le roman en 1857 », *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1857, t. VIII, p. 417.

34 *Ibid*., p. 417-418.

35 Armand de Pontmartin, « Le roman en 1855 », *Revue contemporaine*, 15 juin 1855, p. 244.

36 « La foi en Balzac, le culte de Balzac, le fétichisme-Balzac, voilà, pour le moment, l'alpha et l'ôméga de tout début littéraire […] », Armand de Pontmartin, « Les fétiches littéraires. M. de Balzac. I », *Le Correspondant*, novembre 1856, p. 312-313.

37 *Ibid*., p. 317.

38 « La littérature du jour », *Bibliothèque universelle et revue suisse*, 1858, t. I, p. 504.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Du côté de la « réaction » : l'influence *personnagisée*

Mais aux côtés de ces analystes relativement objectifs et très au fait des révolutions qui, sous leurs yeux, affectent la vectorisation de l'influence littéraire, il faut faire leur place aux idéologues réactionnaires qui, sur les mêmes sujets, expriment des points de vue bien plus négatifs. Cela a lieu à partir de la querelle du roman feuilleton (1845), puis lors des campagnes contre la « littérature malsaine » (1860), mais aussi à l'occasion de deux concours académiques, qui, en province d'abord, en 1851, puis à Paris, en 1856, dans le cadre de l'Académie des sciences morales et politiques, remettent la question de l'influence de la littérature sur le tapis, tout en invitant explicitement les candidats à insister sur ses côtés néfastes. C'est ce que font comme un seul homme les candidats primés, Menche de Loisne à Chalons-sur-Marne, Ernest Poitou à Paris, dont le statut professionnel est adéquat au rôle de défenseur de l'ordre qu'ils endossent, puisque le premier est secrétaire général de la police à Lyon[39], et le second conseiller à la cour impériale d'Angers[40].

Comme ils écrivent après les journées de 48, leur postulat commun est que la littérature a une influence destructrice sur la société, du fait de la « désorganisation sociale » à laquelle ont pris part tous les romanciers célèbres[41], en incitant indirectement au crime, à l'adultère et au suicide.

Mais ce qui caractérise aussi ces hommes d'ordre dans leur manière de poser la problématique de l'influence, tient à quelque chose qui concerne de plus près notre réflexion du jour : la personnalisation, la *personnagisation*, ai-je presque envie de dire, qu'ils lui font subir ; et, liée à celle-ci, une tendance à la *pathologisation* voire à la *criminalisation*, qu'on retrouvera chez Jules Vallès.

Personnagisation au niveau des personnages proprement dits, avec des totems pour chacun des grands écrivains visés, Lélia pour Sand, Vautrin ou Rastignac pour Balzac, Lugarto (*Mathilde*), Szaffie (*La Salamandre*) ou Rodolphe pour Sue, sans oublier, côté théâtre, Antony et Chatterton.

Mais *personnagisation* aussi des auteurs fauteurs d'influences (Byron, Musset, Balzac, Sand, Sue, Soulié, Dumas), traités comme des protagonistes maléfiques ou

39 Auguste-Charles-Henri Menche de Loisne (1819-1901), *Influence de la littérature française de 1830 à 1850 sur l'esprit public et les mœurs, ouvrage couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne dans sa séance du 25 septembre 1851, par Ch. Menche de Loisne, secrétaire général de police à Lyon, membre de plusieurs sociétés savantes,* Paris, Garnier frères, 1852, in 8°, 420 p.

40 Eugène Poitou (1815-1880), *Du roman et du théâtre contemporains et de leur influence sur les mœurs, par M. Eugène Poitou, Conseiller à la Cour impériale d'Angers, ouvrage couronné par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), séance du 5 mai 1857*, Paris, A. Durand, 1857, in-8°, viii-351 p.

41 « À cette œuvre de désorganisation sociale tous nos plus célèbres romanciers prirent part ; l'étude que nous allons en faire ne le prouvera que trop surabondamment », Menche de Loisne, *op. cit.*, p. 216.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

pervers de la comédie littéraire, mais aussi comme s'alignant eux-mêmes souvent, de manière plus ou moins volontaire et consciente, sur leurs propres personnages, comme le constate Louis Proal au début du siècle suivant : « Les romanciers et les poètes qui créent ces types exceptionnels sont eux-mêmes les premiers à les copier ; après avoir créé *le Corsaire*, Byron a voulu l'imiter ; après avoir imaginé Rolla, Musset l'a pris pour modèle[42].»

Enfin, *personnagisation* aussi des lecteurs victimes, dont Alfred Nettement montre à quel point ils sont travaillés au plus intime par les personnages de roman, au point, sinon de se prendre pour eux, de construire leur propre identité en termes romanesques, en choisissant, au jugé souvent, parmi les types offerts par la littérature ceux qui ressemblent à leurs propres tropismes identitaires. Côté hommes, divers types : les ambitieux, les révoltés, les pervers, les désenchantés, les mélancoliques, dont il serait possible de dresser un tableau d'ensemble en faisant l'appel des personnages qui entrent dans chaque case, et en les classant selon leur force identificatrice à un moment donné.

Car il y a évolution en la matière, comme le remarque Philarète Chasles en proposant d'écrire l'histoire des mœurs depuis le milieu du XVIIIe siècle au moyen de six types successifs venus de la littérature :

> De 1750 jusqu'à 1858, entre l'époque de Grétry et la nôtre, je trouve six nuances, six couches superposées de modes et d'engouements successifs, acceptés par la France. Ce sont en général les jeunes et les sots-jeunes, qui donnent l'impulsion ; cervelles creuses, ardentes, excessives, qui absorbent ou exagèrent la mode. La masse les suit. Parvenus à quarante ans, ces exagérés s'apaisent, gouvernent une boutique ou des enfants, retombent niaisement dans la masse et dans l'opaque, éteignent leurs nuances éclatantes et deviennent sobres, gris, médiocres, comme ils étaient nés. Une nouvelle génération de fous, — mais de couleur contraire — les remplace et bientôt les imite. Le Jean-Jacques se développait vers 1760, au temps de Grétry ; l'apprenti Werther, entre 1780 et 1790 ; le jeune Phocion ou le grécophile, vers 1792, en pleine Révolution ; le Byronien, vers 1812 ; enfin le Balzac, vers 1840. Aujourd'hui notre symbole, plus effacé, non moins curieux, le Gandin représente l'ennui, l'indifférence, la somme totale de toutes ces banqueroutes[43].

S'il y a ainsi action des livres sur leur lecteurs, explique Nettement, c'est parce que grande est l'influence de la fiction, en particulier grâce à l'entremise de ces doubles possibles des lecteurs que sont les personnages, que le bon romancier rend vivants, et que le lecteur habite avec ses propres sentiments, jusqu'à devenir eux : « Clarisse Harlowe, Sophie Western, Atala, Virginie, beaux rêves tous dorés de poésie, est-ce

42 Louis Proal, *Le Crime et le suicide passionnels*, Paris, Alcan, 1900, p. 487.

43 Philarète Chasles, « Mozart, Weber, Grétry, et la musique en France », *Études contemporaines, théâtre, musique et voyages*, Paris, Amyot, 1867, p. 280.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

que nous ne vous avons pas vus vivre […] ? est-ce que nous n'avons pas éprouvé vos sentiments, pensé avec vos idées, pleuré avec vos larmes ? est-ce qu'il n'y a pas eu, dans nos cœurs, un écho pour toutes vos émotions, pour vos tristesses comme pour vos joies, pour vos penchants comme pour vos antipathies ? » Dès lors, ajoute-t-il en s'adressant à Frédéric Soulié, et en lui rappelant que la littérature est « une mission avec charge d'âmes », « toutes ces pensées qui naissent sous votre main entrent en communication avec d'autres pensées ; ces personnages fictifs, enfants de votre imagination, agissent sur des personnages réels ; ces idées et ces sentiments mettent en mouvement d'autres sentiments et d'autres idées qui aboutissent à l'action. » De quoi faire rappeler la préface de *LaNouvelle Héloïse* : « Toute femme qui ouvrira ce livre est perdue[44]. » Signe que Rousseau, comprenait bien, lui, « cette communion qui s'établit entre l'âme du lecteur et l'âme du personnage », et en sentait les ravages prévisibles.

Ces lecteurs influencés et victimes, nos critiques rétrogrades aiment à les envisager dans leur singularité, tout en les localisant socialement. Tantôt, ils les choisissent dans la bourgeoisie, qu'ils montrent dévastée en son sein même, du père de famille à la jeune fille, par le virus du roman feuilleton. Tantôt, ils vont les chercher plutôt parmi ces personnages de l'actualité judiciaire que sont les criminels ou les délinquants que leurs lectures ont inspirés : Lacenaire, Mme Lafarge surtout ; à quoi s'ajoutent quelques autres figures de lectrices diaboliquement influencées, Angélica Lemoine, infanticide[45]

À chacune de ces victimes du livre devenus criminel(le)s, une petite bibliothèque sulfureuse censée avoir agi sur eux : les mémoires de Vidocq pour Lacenaire[46], les romans de Sand, que sa mère a mis dans les mains d'Angelina ; les *Mémoires du Diable* de Soulié, trouvés miraculeusement ouverts chez Mme Lafarge quand la police débarque chez elle, mais aussi les romans de Sand et de Sue qu'elle met en action ; des romans feuilletons dont une étrange *Confession de Marion Delorme* pour Léonie.

Ce processus de *personnagisation* des lecteurs victimes conduit Alfred Nettement à focaliser pendant tout un chapitre sur Mme Lafarge, à dresser le compte des

44 Alfred Nettement, *Études critiques sur le feuilleton-roman. Le Juif errant, Les Mystères de Paris, Les Mémoires du Diable,* Paris, Perrodil, 1845, p. 374-375.

45 Sans doute plutôt consentante à l'infanticide dont est accusée sa mère., Léonie Chéreau, voleuse d'enfants. Liste qui se complétera au fil des années, comme on pourrait le constater en comparant les palmarès de criminels lecteurs des années 1860 à ceux des années 1900, tels que les comptabilise Louis Proal.

46 « "C'est à cette époque", continue Lacenaire, "que commença *mon duel* avec la *société*, duel interrompu quelquefois par ma propre volonté, et que la nécessité m'a forcé de reprendre en dernier lieu. Je me résolus à devenir le fléau de la société, mais seul je ne pouvais rien, il me fallait des associés… Où en prendre ?… J'avais ignoré longtemps ce que c'est qu'un voleur de profession, mais enfin, je venais de lire les *Mémoires de Vidocq*,je m'étais formé une idée de ce qu'était cette classe en continuel état d'hostilité contre la *société* (encore ?). — C'est là, me dis-je, qu'il faut aller chercher des bras qui puissent me seconder. Je passais ainsi le Rubicon. Il ne s'agissait pour cela que de commettre un vol de peu d'importance." Et ce fut bientôt fait », Victor Cochinat, *Lacenaire, ses crimes, son procès et sa mort, d'après des documents authentiques et inédit*s, Paris, Jules Laisné, 1864, p. 36.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

apprentissages antisociaux qu'elle a pu faire en lisant Balzac, Scribe, Hugo, Dumas, Soulié, en ingurgitant des romans feuilletons, mais surtout à la traiter elle-même comme un personnage de roman en puissance :

> [...] en étudiant les actions de madame Lafarge, après avoir étudié ses pensées, vous arrivez à découvrir que le roman moderne ne tient pas une moins grande place dans sa vie que dans son style ; [...] chez elle tout est roman et drame, et [...] madame Lafarge est un drame moderne incarné, un roman en action. [...]
> Tout est roman chez cette femme. Elle ne parle, ne pense, n'agit que par des romans et avec des romans. Elle esquisse un roman avec M. Clavet ; elle en improvise un autre sur le vol des diamants, avec sa gouvernante. Son mariage est un roman. Elle compose deux ou trois romans avec et contre son mari, roman terrible, puis roman élégiaque. Quand elle veut l'empoisonner, elle enveloppe l'arsenic dans un roman rêveur et sentimental[47].

Conclusion : « Après avoir lu tant de romans, on finit par en faire[48]. »

La dénonciation de ce même processus de *personnagisation* des lecteurs victimes se retrouve chez Menche de Loisne. À défaut d'un Cervantès, capable d'adapter Don Quichotte à l'époque contemporaine, c'est lui-même qui passe à la fiction. Lui-même imagine un personnage, un jeune homme, qu'il baptise Lucien[49], lecteur-victime de synthèse, dont il propose la biographie exemplaire. À peine sorti du collège, Lucien s'éprend de passion pour la littérature, fréquente les théâtres, admire les drames de Dumas[50] :

> Comme il arrive toujours en pareil cas, il oublia la fiction et crut à la réalité. Peu s'en fallut qu'il ne s'appelât Antony et qu'il ne portât sur lui une bonne lame de Tolède[51].
> [...] Il se rappela Antony, Didier... Comme eux, il maudit la société, il rêva de lutter avec elle et de la dominer. [...] Il entra dans le monde comme un boulet de canon, selon l'expression et le précepte du Vautrin de M. de Balzac [...][52].

Et puisque la littérature a réhabilité les courtisanes, il affiche une liaison avec une d'entre elles. Puis il se rappelle « Rubempré et Rastignac arrivant à Paris et se débattant contre la misère[53] ». Subit, lui aussi, quand il échoue, la tentation du

47 Alfred Nettement, *Études critiques sur le feuilleton-roman...,* Paris*,* Perrodil, 1845, p. 344 et p. 353.

48 Alfred Nettement, *Études critiques sur le feuilleton-roman*. *Deuxième série*, Paris, Lagny frères, 1847, p. 473.

49 « Nous avons cité tant de romans, tant de fables, qu'il nous sera peut-être permis à notre tour de raconter une histoire trop vraie, hélas ! celle d'un jeune homme de talent et de cœur, qui promettait de s'illustrer un jour, et qui peut-être ne fera parler de lui que par ses fautes, ses folies et ses malheurs. Nous l'appellerons Lucien ; plus tard nous dirons son véritable nom », Menche de Loisne*, Influence de la littérature française de 1830 à 1850 sur l'esprit public et les mœurs, op cit.,* p. 395.

50 *Ibid*., p. 395-396.

51 *Ibid*., p. 396.

52 *Ibid*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

suicide. Puis succombe aux sirènes du socialisme. Mais finit en végétant misérablement.

Avec cette insistance des réactionnaires sur les victimes du livre, nous voici bien près de l'un de leurs ennemis déclarés pourtant, Jules Vallès.

Et Vallès ?

La force de son texte tient, là aussi, à sa focalisation sur les victimes, comme à sa manière tout à la fois ironique et compassionnelle d'envisager la question, en s'y impliquant lui-même, quand il envisage l'influence des livres d'enfance, en tant que victime ayant reçu des taloches de sa mère pour en avoir lus.

Point chez lui de considération sur l'influence sociale délétère de la littérature. Point non plus de réflexion sur la courbe historique de cette influence, et donc rien sur les raisons qui font qu'elle serait devenue plus néfaste à son époque. Moins encore de déploration des ravages faits à la société par ces jeunes gens sous influence, en qui il reconnaît ses propres révoltes.

Ce qui importe à son point de vue de journaliste engagé (mais compromis dans l'*ethos* satirique du *Figaro…*), c'est de donner une version comique, mais aussi pathétique de l'influence. Version comique : il dénonce la « tyrannie comique de l'*Imprimé* », plus risible encore lorsque celui sur « qui le bouquin tombe » choisit son modèle « à faux », ce qui tend à faire « d'un poitrinaire un coureur d'orgies[54] ». Version pathétique : tout en se moquant des victimes plagiaires, il compatit à leurs imitations pathologiques. Ce n'est pas tant la littérature, c'est le Livre qui est incriminé, cette chose morte qui peut avoir une influence tragique sur la vie de ses lecteurs.

Quant au vrai coupable qui fait que le Livre gouverne nos vies, Vallès le débusque, avant Tarde, dans l'esprit d'imitation : « Joies, douleurs, amours, vengeances, nos sanglots, nos rires, les passions, les crimes, tout est copié, tout[55] ! » S'ensuit un

53 « Alors il se rappela Lucien de Rubempré et Rastignac arrivant à Paris et se débattant contre la misère et l'obscurité. L'argent ! l'argent ! Ne lui avait-on pas toujours dit que tout était là, vertu, esprit, génie et bonheur ? Est-ce que Lugarto ne voyait pas ramper à ses pieds la société ? Est-ce que le baron du Tillet, le comte de Vaudrey, M. Carin, le comte de Lansac, malgré leurs infamies ou leurs crimes, n'étaient pas les plus estimés, les plus honorés, les plus enviés ? M. de Balzac avait donc raison de dire ce que M. Sue, Mme Sand, M. F. Pyat, M. Dumas, M. F. Soulié, etc., avaient répété à satiété : "que les lois et la morale étaient impuissantes contre les riches, que dans la fortune étaient la vertu et l'*ultima ratio mundi*" », *ibid*., p. 402. Le Baron du Tillet est l'un des banquiers de *La Comédie humaine*. Henri de Vaudrey est le héros de *La Vigie de Koat-Ven*, roman maritime d'Eugène Sue (1846). M. Carin est un personnage maléfique des *Mémoires du diable* de Frédéric Soulié (1841). Le Comte de Lansac est l'homme veule et couvert de dettes que Valentine, héroïne de George Sand, est obligée par sa mère d'épouser (*Valentine*, 1832).

54 Jules Vallès, « Les Victimes du Livre », *Les Réfractaires*, in *Œuvres*, éd. Roger Bellet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, t. I, p. 230.

55 *Ibid*., p. 231.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

soupçon généralisé portant sur l'imitation réflexe de la littérature ou de la gravure de la part des mieux intentionnés : « Tel qui croit être lui, ne s'est-il pas tenu en face d'une émotion ou d'un événement dans l'attitude de la gravure, avec le geste d'Edgar[56] ? » (ici promu *nom-omnibus* du personnage fauteur d'influence, comme Lucien l'était tout à l'heure du lecteur victime).

Vallès fait ensuite l'appel des livres les plus ravageurs, en insistant sur la force d'influence spéciale des personnages de romans : « Joignez à cette autorité de l'imprimé l'intérêt du roman. Que l'écrivain ou l'écrivailleur ait donné à ses personnages une physionomie saisissante, dans le mal ou le bien, sur une des routes que montre Hercule, moine ou bandit, ange ou démon et c'en est fait du simple ou du fanfaron sur qui le bouquin tombera[57]. » Signe que le processus d'identification fonctionne mieux lorsque « l'effet personnage » tend à devenir un « effet-personne », pour parler comme Vincent Jouve. Avec, remarquons-le aussi, neutralisation du jugement moral au profit de critères de l'ordre d'une « esthétique de l'existence » (pour parler cette fois comme Michel Foucault).

Puis Vallès passe en revue les émetteurs d'influence les plus contagieux : le Chateaubriand de *René*, le Dumas d'*Antony*, Byron, Murger, Musset, Balzac. Musset, pour sa propension à la boisson, communiquée à ses personnages, et, par eux à leurs émules de la vie réelle : « On s'est grisé après Rolla, on a couru les cabarets et les maisons de filles avec Don Juan » ; mais aussi pour la vertu d'exemple du suicide de Rolla. Balzac pour le « sermon » cynique de Vautrin, pris comme un « évangile », ainsi que pour ses ambitieux sans scrupules, d'autant plus enviables qu'ils gagnent leur pari de réussite, amoureuse et mondaine : « le Balzac », comme dit Philarète Chasles, réduisant ainsi toute *La Comédie humaine* à un seul type d'humanité, le plus caractéristique selon lui.

Enfin, tout comme Sainte-Beuve mentionnait les ravages d'*Indiana* et de *Lélia*, sans entrer dans le détail, Vallès s'arrête au bord des femmes auteurs et des personnages de fiction créés par elles — les *amazones* comme il les appelle —, tout en évoquant par leur seul nom quelques-unes des victimes féminines du Livre, célèbres par trois affaires criminelles dans lesquelles elles ont tenu le rôle principal[58] : Mme Lafarge, de nouveau (1840) ; Angelina Lemoine (1859)[59] ; et Léonie Chéreau qui, pour mener à bien son « roman », comme elle dit (soit donc pour se faire épouser[60]), a kidnappé un nourrisson (1859).

---

56 *Ibid*.

57 *Ibid*., p. 230-231.

58 Le 20 novembre 1859, Auguste Villemot a consacré une de ses « Chroniques parisiennes » du *Figaro* au procès de Léonie Chéreau, en y évoquant aussi celui d'Angélina Lemoine et de Mme Lafarge.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> Elles ont un livre pour exécuter toutes leurs trahisons, poétiser leurs crimes. La courtisane a Manon Lescaut, Léonie Chéreau copie la Dame aux Camélias, Angélina Lemoine lit Marion Delorme. Mme Lafarge avait lu aussi !

Thème judiciaire qu'on retrouve chez les victimes de Balzac, qui, dit elliptiquement Vallès, ont fait « pleurer les mères et travailler les juges ».

Conclusion

Que conclure après ce parcours à vol d'oiseau de quelques-unes des réflexions qui ont porté, depuis le début du siècle, sur l'influence de la littérature, en particulier celle du roman et de ses personnages ? D'abord, qu'il resterait à les compléter. S'interrompant en 1871, il devrait être prolongé, jusqu'à la fin du siècle et au début du siècle suivant. Soit donc jusqu'au moment où Jules de Gaultier invente le concept de « Bovarysme » (1892-1902[61]), et tend à le positiver en partie[62] ; où sociologues et médecins s'intéressent au pouvoir « criminogène » des livres[63] ; où le « mal romantique » est dénoncé[64] ; où l'idée de « contagion mentale » s'impose en psychologie[65] ; où Louis Maigron reprend la question avec de nouveaux documents, malheureusement d'origine obscure[66].

---

59 En témoigne le réquisitoire de M. le procureur du roi qui rappelle qu'Angélina « lisait les romans de Mme George Sand », mais aussi « d'autres romans publiés par les journaux que recevait sa mère et qu'elle « faisait ses délices d'un livre particulièrement immoral : les *Confessions de Marion Delorme* […] Étonnez-vous, après cela, que sa fille soit tombée si bas, que l'enfant, sans boussole, se soit perdue dans cet océan de boue. […]. Puis il accuse Angelina d'avoir voulu « poétiser sa faute » et voit dans cela « une réminiscence de roman ». « Tenez, Messieurs, je vois avec regret le drame et le roman s'immiscer dans nos débats judiciaires. Dans une cause récente, à la Cour d'assises de Paris, dans un procès dont vous connaissez tous le retentissement, il y avait aussi une jeune fille, tristement célèbre, qui avait à se défendre, à la fois, et d'un crime, et d'une passion qu'on disait sans frein. Pour prouver cette passion, et dans l'espoir, sans doute, d'intéresser et d'attendrir les Juges, on lisait ses lettres, dont le style peignait la puissance de cette passion irrésistible. Eh bien ! ces lettres si passionnées, elles n'étaient pas de la jeune fille : elle les avait platement copiées dans un drame peu moral de notre époque. Cet exemple, vous le voyez, a été contagieux, et, comme sa devancière, Angélina Lemoine a copié, pour poétiser sa passion », Armand Fouquier, François-Achille Bazaine, « L'infanticide. Mme Lemoine et sa fille (1859) », *Causes célèbres de tous les peuples*, Paris, Lebrun et Cie, 1864, t. VII, p. 11.

60 Pour se faire épouser d'un commis en nouveautés qui ne se souciait plus d'elle, elle avait imaginé de se dire enceinte. Mais comme personne ne croyait à son accouchement, elle s'avisa de chercher un enfant à adopter ; puis n'en trouvant pas, elle se décida à en venir voler un à Paris. Léonie Chéreau fut accusée d'avoir enlevé aux Tuileries, le 16 septembre 1859, le fils de M. Hua, juge suppléant au Tribunal civil de la Seine. Voulant faire passer cet enfant pour le sien, elle l'avait mis en nourrice à Orléans, où il fut retrouvé. Voir *Procès de Léonie Chéreau*, Paris, Lebigre-Duquesne frères, 1859.

61 Voir Jules de Gaultier, *Le Bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, Paris Léopold Cerf, 1892 ; et *Le Bovarysme*, Paris, Société du Mercure de France, 1902.

62 Selon Per Buvik, Gaultier insiste sur le fait que « "*le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est*" n'est pas seulement une "défaillance de la personnalité", mais aussi un mobile de découvertes et de changements », Jules de Gaultier, *Le Bovarysme suivi d'une étude de Per Buvik, « Le principe bovaryque »*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 2006, p. 187.

63 Voir Louis Proal*, Le Crime et le suicide passionnels*, Paris, Alcan, 1900 ; Scipio Sighele, *Littérature et criminalité*, trad. de l'italien par Erick Adler, préface de Jules Claretie, Paris, Giard et Brière, 1908.

64 Voir Ernest Seillière, *Le Mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, Plon, 1908.

65 Dr Auguste Vigouroux et Dr Paul Juquelier, *La Contagion mentale*, Paris, Octave Doin, 1895.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

De ce parcours, retenons d'abord cet étrange *virage au noir* de l'influence, ou du moins de sa pensée la plus commune, si net qu'il affecte y compris des acteurs qui, tels Vallès, devraient rester fidèles, en principe, à l'idée inverse. Retenons aussi la métaphore pathologique qui revient souvent puisque, comme Poitou, en 1857, beaucoup des observateurs se proposent d'étudier « dans leurs symptômes et leurs effets généraux, les maladies morales que la littérature a inoculées aux générations contemporaines[67] ».

Retenons aussi à quel point ces réflexions s'inscrivent dans une topographie nouvelle où la littérature tend à changer de statut, du fait de la révolution romantique, mais plus encore de la caisse de résonance médiatique plus ample que lui offrent le roman et le roman-feuilleton[68]. D'autant plus qu'en raison de la crise du spirituel (air connu), on y cherche non plus seulement des « contemplations » éloquentes, comme en offrent les poètes, mais des « types » à imiter, des modèles de vie à suivre.

C'est là, on l'a vu, ce dont les critiques du temps, sociologues de la littérature déjà à leur manière, prennent acte sur le champ. « Types », « modèles », « copie », « imitation » font partie déjà de leur appareil conceptuel. Ce qui fait d'eux les premiers analystes, affutés déjà, et *à même l'événement*, de la question aujourd'hui en débat. Et donc aussi des précurseurs trop ignorés des théories fictionnalistes. Mais qui ont d'autant moins de mal à l'être, reconnaissons-le, que de telles interprétations baignent alors dans une certaine évidence et n'ont pas, comme aujourd'hui, à surmonter de préalables interprétations structuralistes du personnage insistant plus sur son *faire* actantiel (bien moins contagieux…) que sur son *être*, tant affectif que culturel.

Dans ce processus de modélisation par la littérature, intervient, on l'a vu souvent, le personnage. À qui se sent en déficit d'identité, les livres offrent en effet des modes d'être plus structurés et captivants que ceux de la vie réelle, tout comme des scénarisations faciles à adopter, en raison d'un bovarysme avant la lettre, qu'on pourrait appeler, lorsqu'il s'attaque aux jeunes gens, l'« Antonysme[69] » et le

66 Louis Maigron, *Le Romantisme et les mœurs. Essai d'étude historique et sociale d'après des documents inédits*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1910. Le livre pâtit au regard des historiens d'aujourd'hui du fait qu'il n'indique jamais ses sources. Mais il offre néanmoins quantité de documents très parlants et d'allure vraisemblable, évoquant l'influence nocive de la littérature romantique sur des lecteurs ordinaires.

67 Ernest Poitou, *op. cit.*, p. 308.

68 Voir sur ce point l'analyse de Joël Cherbuliez : « Les écrivains sont les éducateurs du peuple, aujourd'hui plus que jamais, car la puissance de la presse unie à la rapidité des voies de communication leur permet d'atteindre des millions de lecteurs en moins de temps qu'il n'en fallait jadis pour en trouver des centaines. Du fond de son cabinet, le romancier à la mode exerce un empire presque sans bornes. Il peut, au gré de son imagination, émouvoir les cœurs, enflammer les passions, faire vibrer les sympathies, en quelque sorte d'un bout du monde à l'autre », « Des tendances actuelles de la littérature française », *Bibliothèque universelle de Genève*, 1848, t. VII, p. 51.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

« Chattertonisme[70] », comme le fait l'auteur trop méconnu d'une physiologie tardive, publiée en 1850, la *Physiologie de l'homme à bonnes fortunes*[71].

Quant aux personnages, ajoutons que ceux qui sont embrayeurs d'influences forment un éventail de séducteurs : protagonistes sur le plan actantiel, jeunes souvent et souvent aussi idéalisés, ce qui vérifie les hypothèses de Thomas Pavel, réduits souvent à un simple prénom phare, mais toujours, Vautrin cette fois y compris, individualités héroïques à leur façon, en ce que, révoltés, dépressifs ou diaboliques, ils affrontent la société ou se mettent hors sa loi, par l'adultère, le crime, la folie ou le suicide, au grand scandale des hommes d'ordre : soit donc par diverses manifestations d'énergie, comme aurait dit Stendhal[72]. Incarnant à chaque fois une « formule d'existence », en rupture avec les normes. Ce qui constitue le versant politique, au sens large, lui aussi à grande vertu séductrice, de leur vitalité fictionnelle. Ce qui n'a pas manqué d'attirer Vallès.

Mais en matière de personnages, j'aurais tendance à aller plus loin encore, en constatant qu'il y a eu contamination généralisée de l'ensemble de la scène *influencielle* par le virus de la *personnagisation* — virus actif en Lélia autant qu'en George Sand, et autant qu'en Lélia en Mme Lafarge — aspirée dans sa vie concrète par la séduction de personnages fictifs, mais plus généralement par la force de vitalisation du genre romanesque, qui tend à la propulser elle-même comme

69 « En 1831, après le succès d'*Antony*, les salons parisiens furent tout-à-coup inondés de jeunes hommes pâles et blêmes, aux longs cheveux noirs, à la charpente osseuse, aux sourcils épais, à la parole caverneuse, au lorgnon d'écaille, à la physionomie hagarde et désolée. Ces jeunes hommes portaient des gants parfaitement jaunes, et jouissaient d'un regard prodigieusement mélancolique », Édouard Lemoigne, *Physiologie de l'homme à bonnes fortunes*, vignettes de MM. Alope et Janet-Lange, Paris, Aubert et Lavigne, 1850, p. 115.

70 Quand l'*Antonysme* meurt sous les épigrammes des loustics de restaurants à 40 sous, vient l'heure du *Chattertonisme* : « Alors *Antony* se fit *Chatterton.* Les Bâtards et les Sans-nom devinrent des Incompris et des Méconnus. Chaque mansarde eut un Génie dans la débine, aux yeux de qui sa portière ou sa blanchisseuse était une Kitty Bell. Ces myriades d'intelligences d'élite passaient la journée à maudire, tant en vers qu'en prose, le genre humain tout entier. […] Il y eut, sur les places publiques, de grands longs corps, marchant, de l'air le plus superbe du monde, sur les tiges de leurs bottes, et jetant à tous les honnêtes marchands qu'ils apercevaient sur le seuil de leurs portes, cette foudroyante apostrophe : "Épiciers !" – Plus d'une femme trouvait ces êtres-là bien intéressants. Il y avait de quoi », *ibid*., p. 118-120.

71 Qui, faisant l'histoire des déclinaisons contemporaines du personnage de Don Juan, note l'influence successive sur la jeunesse du héros de Dumas, puis de celui de Vigny, avant qu'elle n'en vienne à l'imitation d'un nouveau genre de Don Juan, les *Dévastés* : « Cependant le chattertonisme ne pouvait aller loin. Les Incompris reconnurent que l'habitude de mourir de faim est fort malsaine ; ils y renoncèrent. Mais ne pouvant se décider à rentrer dans la vie commune, à être purement et simplement des hommes semblables aux autres hommes, ce qui eût été épicier au delà de toute expression, ils tentèrent de se métamorphoser en Tremnors [*sic*]. L'idée n'était pas trop mauvaise, car Tremnor, considéré au point de vue excentrique, est un type assez remarquable. Malheureusement, pour être un Tremnor à peu près présentable, il faut, sinon avoir été guillotiné, du moins avoir passé une bonne partie de sa vie au bagne. Tout le monde n'a pas cet avantage. Le Lion-Tremnor réussit peu. À un autre plus fort ! Cet autre, les hommes de quarante à cinquante-neuf ans, — classe intéressante à laquelle je me fais gloire d'appartenir, — l'ont mis au jour. Ils ont découvert, — et ceci sera pour eux une grande gloire dans la postérité la plus reculée, — que dans le siècle de lumières où nous vivons, il ne s'agit plus, pour devenir l'idole des femmes et la terreur des maris, d'être un beau, un merveilleux, un dandy : cette espèce de séduction est usée jusqu'à la corde ; les femmes n'en veulent plus. Ce qu'elles veulent, ce qu'elles aiment, ce qu'elles admirent, ce sont les *Dévastés !* […] Arrière Faublas ! arrière Antony ! arrière Chatterton ! arrière Tremnor ! Votre temps est fait, mes pauvres conquérants ; allez-vous-en *aux invalides* s'il vous plaît ! Place au nouveau, au vrai, au seul Lion, à l'être auquel doivent ressembler tous ceux qui ont la prétention de fixer l'attention de l'univers en général et celle des femmes en particulier. Place au *Dévasté !* », *ibid*., p. 119-122. - Trenmor est un personnage de *Lélia* de George Sand (1833).

72 Qui lit les mémoires de Lacenaire avec émotion, ce qui trouble la fin de *Lamiel*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

personnage — de ce « roman en action », de ce roman *à faire* qu'est sa propre vie. Ce qui revient à faire basculer la frontière entre réalité et fiction, tout en lui permettant d'inventer, pour reprendre une formule de Kundera, « une portion jusqu'alors inconnue de l'existence[73] ». Cela a pour conséquence de faire d'elle une protagoniste du *story telling* médiatique, mais aussi, par *feed-back*, une sorte d'écrivain, ce qui avait déjà eu lieu pour Lacenaire écrivant ses mémoires. Peut-être alors que le vrai sujet du jour ne serait pas seulement le personnage, mais la structuration *personnologique.*

Peut-être aussi, du coup, qu'il n'est pas tout entier dans l'idée de modèle, et dans la structure imitative, mais tout autant, en tension, dans la dynamique prospective du « à vivre » qui, très heureusement, forme le second volet de notre grille conceptuelle du jour. Dynamique personnalisante que partagent auteurs, personnages et lecteurs, sous les yeux de critiques lucides, qui essaient d'évaluer la nouvelle donne littéraire, en un temps où, sous leurs yeux, la fiction s'est mise à produire des effets existentiels. À avoir une « action sur le monde », comme le constate Frédéric Soulié[74]. Soit donc où elle s'est mise à vivre et à *donner à vivre*.

Quitte à provoquer ces « contagions mimétiques » et ces accidents de lecture, parfois mortels, dont, avec bien d'autres, on l'a vu, Vallès tient le registre.

---

73 « Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral », Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 20.

74 « Vous reconnaissez comme nous, monsieur, qu'il y a une action de la littérature sur le monde et du monde sur la littérature. Vous le reconnaissez, parce qu'il est impossible de le nier, et, quelque chose de plus, parce que nous pouvons vous citer vos propres paroles, tirées de l'ouvrage même dont nous nous occupons, et où nous lisons ce qui suit : "Cette manie d'être aimée pour soi-même avait produit une foule de romances, de contes, d'opéras-comiques, avec princes et princesses déguisés en bergers et en bergères. Il en était résulté une action du monde sur la littérature et de la littérature sur le monde, qui avait fait de cette manie une rage, un délire, une fureur". » (Alfred Nettement, *Études critiques sur le feuilleton-roman…*,Paris,Perrodil, 1845, p. 377.) Nettement cite ici un passage des *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié (chapitre « Premier Fauteuil », éd. Alex Lascar, Laffont, coll. Bouquins, p. 188).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- La « scène des influences » vue de Sirius
- Quand la vie copie les songes
- Du côté de la « réaction » : l'influence personnagisée
- Et Vallès ?
- Conclusion

AUTEUR

José-Luis Diaz, Université Paris-Diderot
Voir ses autres contributions

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.